

D'une défaillance de la fonction contenantante et de ses conséquences sur la fonction symbolisante

1^{ère} rencontre avec C.

A mon entrée à sa demande dans le bureau du médecin qui reçoit pour le premier entretien C. et sa mère, je ne perçois tout d'abord de cette fillette (7 ans à l'époque) que l'intensité de son regard. *C'est par son regard qu'elle m'a attrapée, puis par son corps tout entier se plantant, là, à quelques centimètres de moi. Elle m'a saisie.*

Je me présente, elle semble m'entendre, je l'invite dans un échange, mais elle ne dira rien, ni d'elle ni d'autre chose d'ailleurs. Après un court instant, elle se détourne, va vers le tableau pour écrire ce qu'elle dira être son « autodictée ». Je note qu'elle s'exprime bien, d'une voix forte, son corps est raide, tendu. Elle interpelle sa mère à tout bout de champ, interrompant l'entretien, sort à maintes reprises du bureau, fait des allers retours dans la salle d'attente, apostrophant de manière inadaptée les personnes qu'elle y trouve.

Je me retrouve un peu sonnée par cette tornade désordonnée, envahie par toute cette agitation, comme obligée de m'aliéner à elle pour la suivre, presque pas à pas, dans ses va-et-vient et la ramener un peu à elle, un peu à nous. Les mots ne suffisent pas à nommer, à border, à contenir. Il n'y a pas de place pour la parole, pour une parole intersubjective.

Bref, C. fait du bruit, elle s'agite, mue par je ne sais quel ressort, s'intéressant à tout et à rien, elle occupe tout l'espace, et agite chacun de nous, obligeant tous les regards à se tourner vers elle. Sa mère est désemparée ; complètement débordée elle ne peut la contenir. L'entretien, mis à mal, se termine.

Dans mes notes prises alors, je relis :

- *Le regard puissant, intrusif, un regard qui transperce l'autre, qui percute*
- *le regard encore : celui des autres pour elle, qui a tant besoin d'attirer les regards, regard-miroir*
- *l'espace qu'elle investit, de la place qu'elle occupe*
- *la distance : distance à l'autre, regard qui colle l'autre, distance à la parole, aux mots*

J'y reviendrai.

En synthèse d'équipe, un suivi psychothérapeutique est décidé et accepté par C. et sa famille. Très vite, le travail engagé se révèle difficile, C. est dans la maîtrise de l'espace et de la relation thérapeutique, elle est en perpétuelle recherche de mettre la relation à l'autre en échec. Une orientation en Hôpital de Jour est proposée.

Atelier Langage/ Images :

Nous sommes deux soignants et quatre enfants. D'emblée, C. s'est acharnée à mettre l'atelier en échec, oppositions verbales, provocations, instrumentalisation de l'autre. Elle semble entretenir uniquement des relations objectales, l'autre n'existe pas comme sujet, clivage, « on » et « eux » (les soignants). Là encore elle produit du contre et on peut laisser jouer la polysémie.... contre l'autre, le contrer, tout contre...

Il m'a semblé percevoir dans l'exercice de sa toute puissance, une déclinaison en deux versions :

- La première, la plus habituelle, celle envers laquelle je me prépare tant elle m'impacte car elle me demande aussi une grande maîtrise pour être disponible, c'est son habituelle attaque, son attitude quasi systématique de s'inscrire en contre, de malmenier, de chercher par tous les moyens à atteindre l'autre (enfant ou soignant). Tension extrême permanente.
- La seconde, plus rare, mais surprenante, questionnante, c'est lorsqu'elle aborde l'atelier dans une certaine conciliation, en acceptant plus ou moins ce qui est proposé. Il n'en reste pas moins qu'elle doit conserver la maîtrise : être au centre des regards, conserver la parole, montrer l'étendue de son savoir faire, c'est elle qui lit, qui écrit, qui occupe beaucoup de place. Elle veut être alors « une enfant exemplaire » dit-elle.

Raide dans la maîtrise de mon corps, à l'image de C, j'ai le sentiment de me protéger corporellement afin de résister à ses assauts.

Je me sens très souvent happée, entraînée malgré moi et je lutte contre des réactions trop immédiates pour garantir le cadre, la protection des autres ; il me semble impossible alors, d'opérer un écart, de mettre un peu de jeu tant l'espace est réduit, pour accueillir ses messages hors langage, ses messages agis pulsionnellement et tenter si ce n'est de les décoder, d'y mettre aussi un peu de jeu, un peu de « je ».

En orthophonie :

Ici, comme avec ses pairs, ou dans le groupe, la relation duelle subit les mêmes attaques : opposition, atteinte du cadre, du matériel, de l'autre. Elles sont majorées par notre proximité : jeu de miroir plus impactant, dans une distanciation réduite.

C. choisit préférentiellement le jeu du Uno, qui vient là comme un bouchon, obstruant toute ouverture vers une rencontre possible. Aucune conciliation ne peut se trouver.

Généralement, elle refuse mes propositions ainsi que tous les aménagements que je peux amener. Si toutefois elle accepte, elle s'arrange pour détourner la règle, en changer pour finalement faire le contraire de ce qu'elle avait énoncé. Je lui signifie alors l'impossibilité de partager ce jeu ensemble dans ces conditions et les contradictions de son discours, ce qu'elle ne peut supporter, elle jette par terre jeu, feuilles, cartes, feutres ce qui se trouve sur le bureau. Je suis submergée par une colère, que je tente de maîtriser et lui demande

fermement de ramasser, je lui rappelle que ce qui se trouve dans ce bureau ne lui appartient pas et qu'elle est toujours reçue dans un espace agréable et rangé. Elle me fixe, me transperce du regard, se campe dans ses provocations et refuse. Aussitôt, elle met fin à notre séance en sortant théâtralement du bureau à grands coups de claquement de portes. Aucun échange n'est possible. Je crois que ce qui m'enflamme c'est le puissant déni par lequel elle évacue ce qui vient de se passer, et qui me laisse vidée et abattue ; un réel combat pour tenir.

Du transfert et du contre-transfert

En parlant de C. avec mes collègues, il m'est arrivé de faire des lapsus.
Me voici au cœur du travail : quel (s) élément(s) a (ont) pu entrer en résonance avec quel(s) autre(s) de ma personnalité ?

« C'est par le regard qu'elle m'a attrapée, puis par son corps tout entier »
Métaphoriquement, apparaissent les notions de place et de distance, de différenciation même de l'autre.

Quelques questionnements

A première vue, C. s'exprime plutôt bien, son lexique est étoffé, elle manie bien la syntaxe, a acquis aisément le code de l'écrit ; les composantes du langage régies par la fonction symbolique semblent fonctionnelles. Pour autant, les conditions de sa parole, la manière dont son corps est agi, témoignent d'une adresse malmenée, d'une altérité peu prise en compte. Que nous dit-elle par l'intensité de son regard ? De son rapport au monde ? De la maîtrise de son corps ? De l'espace et de la distance ? De son rapport au langage ?

La question du regard est en lien avec le toucher. Toute la sensorialité est fondée sur le regard et tous les sens sont une forme de toucher. Tout passe par le corps d'abord. C. me touche par le regard, elle « m'agrippe » par son regard qui me touche. C'est un processus très archaïque et peut être, selon les éléments anamnétiques peut on faire un lien avec une défaillance du « portage » par la mère, absente émotionnellement car C. a expérimenté très tôt la dépression maternelle.

A-t-on pu reconnaître ses propres expériences, les accueillir, les nommer ? Cela peut-il expliquer l'intensité de son regard « observateur insatiable » (B. Golse) ? Ne signerait-il pas là une « sur- adaptation » au monde dont le revers serait une langue désincarnée, coupée de ses traces mnésiques, de ses représentations sensorielles et affectives ?

C'est ce que montre le bilan orthophonique : elle a acquis des compétences (décoder, encoder) mais elle reste « au bord » du langage. L'implicite n'est souvent pas perçu, les subtilités d'un texte peuvent lui échapper. Dans l'atelier langage/images elle est très souvent pertinente mais elle reste dans la généralisation, l'intellectualisation, elle dit peu d'elle, ne s'engage pas dans une parole subjective. Elle montre un savoir faire mais n'est pas dans un savoir être, et ne supporte aucun échec.

Je pense aussi au contexte familial si fragile, à ce père finalement peu investi, qui aujourd'hui laisse bien souvent C. décider de tout, l'assigne à une place qui n'est pas la sienne. Ce père qui ne semble pas occuper une place de tiers, et qui favorise l'indifférenciation mère/fille. Le langage à la fois permet et est permis par la distance ; il sert à mettre en lien des expériences, des sensations, des souvenirs, pour faire des rapprochements, créer des passerelles, atténuer le manque.

Ce que C. ne peut mettre en mots, elle l'agit.

Dans ce langage du corps, on peut repérer les traces qu'ont laissées les expériences de séparation, comment s'est élaborée son inscription dans la fonction symbolique, comment ce vécu continue à modeler le maniement de son langage.

Quelque chose de la symbolisation primaire n'a pu aboutir.

C. demeure dans un stade de narcissisme primaire, où dotée d'un « moi-idéal », dans la logique du « tout », tout de suite et sans contraintes, elle jouit de la transgression dans la toute puissance, et dans laquelle il est difficile de reconnaître sa grande souffrance et son angoisse.

En tant que soignant, il nous faut trouver et occuper une place, sa place, solide mais pas rigide, suffisamment souple, « suffisamment bonne » pour faire référence à Winnicott, dans une juste distance. L'accompagner, dans un étayage verbal suffisamment sûr, dans une dialectique contenante (Bion), afin qu'elle puisse accéder à ses propres expériences de « collage », les symboliser avant de pouvoir se séparer, se différencier, trouver son identité et favoriser l'émergence d'une parole intersubjective.

Murielle Cortivo